**C - Les littératures nationales pendant la colonisation**

C - 1 – **La littérature maghrébine de langue française**

 C – 1 – a) La littérature d’assimilation

Le système scolaire français, avec sa maigre filière pour indigènes et ses quelques lycées bilingues, promeut un nouveau modèle de lettré algérien. Les intellectuels de cette époque sont, dans leur écrasante majorité, bilingues. Même ceux formés aux universités arabes de Fès, de Tunis ou du Caire, n'ignorent pas absolument le français. D'autre part, l'incorporation de nombreux Algériens dans l'armée française, lors de la première guerre mondiale, va en quelque sorte "démocratiser" le procès d'assimilation programmé par l'école et donc jusque là réservé essentiellement aux enfants de notables.

Le courant assimilationniste : Dans les années 20, à côté du discours nationaliste défendu par d’anciens militants de la CGT et de la SFIO existaient des voix défendant l’assimilation se recrutant essentiellement dans le milieu des instituteurs sortis de l’école normale. Des journaux comme « La voix des humbles » s’inscrivaient dans cette logique assimilationniste. Dans ce contexte politique marqué par la forte présence de ce courant dans les milieux de l’élite, les premiers écrivains algériens, reproduisant le discours scolaire, militaient pour la francisation de l’Algérie, donnant à voir les « bons côtés » de la civilisation et les « défauts » de leurs compatriotes. Ils reproduisaient le discours des algérianistes considérant, comme eux, les autochtones comme des « barbares » et des « sauvages » et défendaient fortement l’idée d’une acculturation indispensable au développement mental et social des Algériens. Certains insistaient sur une sorte de fraternisation, une cohabitation silencieuse. Ce n’est pas sans raison que le thème du mariage mixte investit l’espace romanesque. Certes, cette rencontre tant souhaitée n’aboutit pas. L’empreinte de l’école est importante. D’ailleurs, le personnage de l’instituteur traverse tous les textes. L’école française, positive et bienfaitrice est opposée aux établissements coraniques et aux madrasas. Dans *Aziza* de Djamila Debbèche et *Bou El Nouar, le jeune algérien*, l’école française est célébrée tandis que les établissements coraniques sont vigoureusement dénoncés. La polygamie est aussi un thème qui se retrouve dans de nombreux romans de cette tendance. Le fait que les autochtones n’aient pas fréquenté l’école française est perçue négativement dans l’espace romanesque assimilationniste. Aziza, employée dans une agence de presse, n’arrête pas de vitupérer ses compatriotes qui refusent de fréquenter l’école française. Aucune trace d’une dénonciation de la colonisation n’est présente alors que Aziza et Bou El Nouar caricaturent et péjorent les idées nationalistes. Nous avons affaire à des romans de propagande politique faisant la publicité au discours assimilationniste. Le personnage principal de ces textes est un « évolué » qui épouse le discours colonial et rejette sa propre culture considérée comme rétrograde. Comme les Algérianistes, les assimilationnistes apportent une certaine légitimation à la colonisation.
Les auteurs les plus connus de ce courant célèbrent la culture française : Ahmed Bouri (*Musulmans et Chrétiennes*, 1912)), Abdelkader Hadj Hamou (*Zohra, la fille du mineur*, 1925) Chukri Khodja (*Mamoun, l’ébauche d’un idéal*, 1928 ; *El Euldj, captif des Barbaresques*, 1929), René Pottier et Saad Ben Ali (*Aïchouche, la djellabya, princesse saharienne* et *La tente noire*, 1933), Mohamed Ould Cheikh (*Myriam dans les palmes*, 1936), Aïssa Zehar (*Hind à l’âme pure ou l’histoire d’une mère*, 1942), Rabah Zenati (*Bou El Nouar, le jeune Algérien*, 1945), Marie-Louise Amrouche (*Jacinte noire*, 1947), Djamila Debbeche (*Leila, femme d’Algérie* et *Aziza*), Caid Bencherif (*Ahmed Ben Mostefa, goumier*), Omar Samar (*Ali, ô mon frère*, 1891 et *Divagations d’âmes*, 1895).
Les premiers textes de fiction écrits remontent à la fin du 19ème siècle : M’hamed Ben Rahal et Mustapha Allaoua publient deux nouvelles, La vengeance du Cheikh en 1891 pour le premier et Le faux talisman, pour le second en 1893 alors que Omar Samar né en 1870 publie deux romans-feuilletons dans le journal, El Hacq, publié à Bône (aujourd’hui Annaba), *Ali, ô mon frère* (1891) et *Divagations d’âmes*, roman de mœurs mondaines et exotiques (1895).

L’un des titres qui inaugure la série des romans assimilationistes est le roman, en partie autobiographique, du caïd et capitaine Benchérif : ***Ahmed ben Mustapha, goumier***. Il donne le ton, inscrivant la fiction algérienne dans le procès d'acculturation. Le héros relate ses campagnes militaires au Maroc et en France, sa captivité en Allemagne et dit, à la faveur de cette narration, son apprentissage de nouveaux comportements et son initiation à une étiquette et à des schèmes de conduite dans les relations sociales, notamment avec des femmes européennes. Mais l'itinéraire s'achève, significativement, dans la solitude et la maladie, en Suisse.

Dans cette période qui correspond à la floraison du roman colonial sous toutes ses formes (qu'il soit indigénophile ou indigénophobe), le petit noyau d'écrivains algériens qui arrive sur la scène littéraire produit un roman qui se constitue quasiment en sous-genre par rapport au genre dominant. En effet, comme le roman colonial de l'époque, le roman algérien souscrit aux conventions réalistes et les exploite pour exposer, de façon didactique, une thèse à caractère social. D'où des traits formels tels que la faiblesse de l'intrigue, des personnages typés, exemplaires et symboliques construits à partir d'une psychologie sommaire, l'absence ou la marginalité de l'histoire d'amour et, plus généralement de la femme. Ce qui le différencie de son modèle européen, c'est un discours idéologique qui, tout en reconduisant le dualisme éthique et sociologique du discours colonial dominant, laisse entendre que le bon et le méchant, le civilisé et le barbare ne se situent pas irrémédiablement de tel ou tel côté de la barre.

Cependant cette appropriation de la langue française et de la forme romanesque avec les représentations du monde qu'elles impliquent nécessairement, n'est pas toute négativité ou toute positivité. Certains y perçoivent surtout un procès d'aliénation à l'oeuvre, tandis que d'autres y appréhendent une conquête enrichissante, "un butin de guerre" selon l'expression de Kateb. Quoi qu'il en soit, les termes mêmes de la contradiction inhérente au système colonial - à la fois entreprise de déculturation systématique et tentative plus ou moins audacieuse et persévérante d'assimilation - sont perceptibles dans l'ensemble de cette littérature. En même temps, se manifeste, dans et par le travail de l'écriture, et en rapport avec les transformations et les luttes idéologiques et politiques, une prise de conscience de la posibilité pour le nouvel utilisateur du roman d'en faire un usage propre.

**C – 1 – b) La littérature ethnographique et engagée**

C'est au lendemain de la seconde guerre mondiale et, plus précisément dans les années 50 que s'élabore, "dans la gueule du loup", pour reprendre encore une fois une expression de Kateb, un langage littéraire original qui va progressivement se dégager de la sphère matricielle, s'individualiser et s'autonomiser. Contrecarrant la visée hégémonique de la littérature française des colonies, des auteurs de talent donnent ses lettres de créance à la greffe et anoblissent le bâtard. Renversant les pôles d'allocution (se faisant sujets et non plus uniquement objets du discours romanesque) Feraoun, Mammeri, Dib, bientôt suivis de Haddad, Assia Djebar et du Marocain Ahmed Sefrioui, introduisent sur la scène romanesque un indigène non stéréotypé, représenté selon une vision du dedans sympathique et/ou démystifiante qui, en elle-même déjà, permet au colonisé d'échapper à l'expropriation ultime de l'être qui le désignait à la mort.

Le roman de ces années-là, d'abord enserré dans le cadrage du témoignage à partir du point de vue d'un "observateur privilégié", pourvu de l'omniscience divine, épouse les mouvements de déplacement idéologico-politiques qui, de 1950 (Le Fils du pauvre) à 1956 (Nedjma), affectent l'ensemble de la société algérienne et, plus largement, maghrébine. . Dimension de témoignage qui entraînera nécessairement la description, parfois élaborée, parfois naïve, d'un univers qui se caractérise d'abord par son étrangeté pour le lecteur européen. Etrangeté qui sera même le principal motif de la lecture de ce dernier. C'est pour découvrir une culture maghrébine qui leur est étrangère, mais par laquelle ils sont concernés dans le fonctionnement politique français, que les lecteurs de Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, Driss Chraïbi, Albert Memmi ou Kateb Yacine dans les années 50 ou 60. La littérature maghrébine a commencé à être perçue comme telle dans les années 50 à cause de la levée des nationalismes au Maghreb et des débuts de la décolonisation.

. La première trilogie de Dib dénonce l'exploitation coloniale et montre la lente prise de conscience politique des humbles, particulièrement pour les citadins dans ***La Grande Maison*** (1952) et ***Le Métier à tisser*** (1957), les paysans dans ***L'Incendie*** (1954).Quant à Feraoun et Mammeri, ***Les Chemins qui montent*** (1957) du premier, ***La Colline oubliée*** (1952) ou Le ***Sommeil du Juste*** (1955) du second sont déjà des récits essentiellement tragiques de l'écartèlement vécu par des jeunes gens ayant connu l'école française, dans des Sociétés traditionnelles condamnées par l'irruption des modèles européens. La Colline oubliée développe à partir de ce tragique un chant particulièrement mélodieux. Dès lors ces écrivains peuvent être davantage rapprochés qu'on ne l'a fait jusqu'ici de ceux qu'on a considérés ensuite comme les chantres de cet écartèlement entre deux cultures dans les années 50-60, Driss Chraïbi, Albert Memmi, Malek Haddad ou Assia Djebar, que de la description naïve qu'on leur prête à tort., conçue (ou donnée) comme réappropriation d'une authenticité en perte. Discours romanesque piégé par l'idéologie dominante d'alors autant que par la persistance de la perception du regard de l'Autre (colonial) en fonction duquel continue à s'élaborer l'image de soi. Albert Memmi a vu son célèbre essai, **Portrait du colonisé** (1957), préfacé par Jean-Paul Sartre. Ses romans peuvent apparaître en partie comme l'application littéraire de son activité de sociologue de l'aliénation. Le plus connu, ***La Statue de sel*** (1953), est l'autobiographie indirecte d'un enfant de trois cultures: arabe, juive et française. Quelques années plus tard Agar (1955) montre les difficultés du "mariage mixte". C'est en effet autour de la relation entre les sexes que la différence de deux cultures se fait le plus sentir .Aussi n'est-il pas étonnant que cette double culture soit le cadre des romans de l'écrivain femme la plus importante de cette littérature, Assia Djebar, dont ***La Soif***(1957) et ***Les Impatients*** (1958) étonnèrent alors pour leur hardiesse, et précèdent dans son oeuvre ***Les Enfants du Nouveau Monde***(1962) et ***Les Alouettes naïves*** (1967), qui sont peut-être les meilleurs romans algériens sur la guerre, parce que narrée du point de vue inattendu des femmes ou de la relation des couples qu'elle entraîne. C'est toujours sur fond de guerre que Malek Haddad distille dans ***L'Elève et la leçon***(1960) puis dans **Le Quai aux Fleurs ne répond plus** (1961) la complainte nostalgique et tragique d'une double culture qui l'amènera à ne plus écrire après l'Indépendance.

Le Roman de loin le plus important de la littérature maghrébine d'avant les Indépendances, ***Nedjma*** (1956) de Kateb Yacine, pulvérise littéralement les modèles hérités du roman réaliste balzacien, et c'est en partie de cette subversion formelle qu'il tire sa dimension révolutionnaire, plus que d'une idéologie dans laquelle bien des lectures ont voulu l'enfermer et que l'ironie décapante de ce texte récuse également. En effet, point de description ici, si ce n'est celle des colons devenus soudain exotiques dans le dire des narrateurs algériens de souche. Pas de point de vue unique non plus ni de succession chronologique des événements, mais au contraire un entrecroisement de récits qui déconcerte parfois, mais dont on finit par s'apercevoir que la signification découle souvent de leur agencement les uns par rapport aux autres, ou encore de leurs silences. Ainsi, l'absence d'un récit fait par le personnage central, ***Nedjma*** (Etoile en arabe, et symbole possible, pour une lecture parmi d'autres, de la nation en gestation) peut être lue comme le signe d'une absence de parole de la nation, alors que celle de l'Islam et celle de la tradition tribale montrent toutes deux en actes leur incapacité à fournir l'identité tant recherchée